



Archives de sciences sociales des religions

140 | octobre - décembre 2007
Varia

Richard Faber, *Politische Dämonologie. Über modernen Marcionismus*

Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007, 137 p.

Michael Löwy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/10623>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 157-310

ISBN : 978-2-7132-2145-3

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Michael Löwy, « Richard Faber, *Politische Dämonologie. Über modernen Marcionismus* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 140 | octobre - décembre 2007, document 140-29, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/10623>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Richard Faber, Politische Dämonologie. Über modernen Marcionismus

Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007, 137 p.

Michael Löwy

- 1 Ce brillant petit ouvrage est une très originale contribution à l'histoire politico-religieuse au XX^e siècle. Si le titre, « Démonologie politique », ne correspond pas vraiment à son sujet, le sous-titre indique plus précisément ce dont il s'agit : rendre compte des formes modernes du *marcionisme*, c'est-à-dire des idées inspirées par le gnostique chrétien Marcion – déjà dénoncé comme hérétique par Tertullien – selon lequel Jésus-Christ annonçait un Dieu nouveau, inconnu, aux antipodes du Créateur de l'univers vénéré par les Hébreux, dissociant ainsi radicalement le Nouveau Testament de l'Ancien. Soit dit en passant, Richard Faber n'explique nulle part quelle était la doctrine de Marcion, il la suppose suffisamment connue de ses lecteurs... Le livre est composé de trois essais autonomes qui concernent, respectivement, Erich Auerbach, Ernst Bloch et Carl Schmitt.
- 2 Erich Auerbach est un historien juif/allemand de la littérature, connu surtout pour son grand ouvrage sur l'histoire du réalisme, *Mimesis*, que Faber interprète du point de vue d'une « sociologie littéraire de la religion » (intéressant néologisme). Selon Auerbach, ce qui distingue la « littérature judéo-chrétienne » de celle de l'antiquité gréco-romaine c'est le « style mélangé », qui fusionne *humilitas* et *sublimitas*, le quotidien et l'élevé. Les paroles de Jésus sont adressées aux humbles – *sermo piscatorius* – mais n'en sont pas moins de la plus haute dignité et profondeur. On retrouverait ce réalisme chrétien originaire chez saint François d'Assise et dans certains ouvrages de la littérature moderne, notamment russe (Tolstoi et Dostoïevski). Richard Faber compare cette analyse à l'affirmation d'Adolf von Harnack, l'historien protestant auteur de la principale biographie de Marcion, que certains romans de Tolstoi et de Gorki relèvent d'un christianisme marcionite.

- 3 Si la démonstration du marcionisme de Auerbach n'est pas tout à fait convaincante, le cas de Theodor W. Adorno, le grand penseur de l'École de Francfort, semble plus pertinent. Celui-ci écrit, dans son ouvrage *Dialectique Négative* à propos du théâtre de Beckett : « Comme pour les gnostiques, le monde créé est pour lui le mal radical et sa négation la seule possibilité d'un autre, non encore existant ». Selon Faber, on trouve dans le théâtre de Beckett un renversement énigmatique de *humilitas* en *sublimitas*, de façon analogue à celle étudiée par Auerbach au sujet du tragique chrétien.
- 4 Selon l'historien des religions Jakob Taubes – dont Richard Faber est un des principaux disciples – aussi bien Adorno qu'Herbert Marcuse, Walter Benjamin et Ernst Bloch relèveraient d'un marcionisme moderne. Le deuxième essai de cet ouvrage a pour objet « l'athéisme dans le christianisme » d'Ernst Bloch et son rapport avec les doctrines hérétiques de Marcion. Comme Feuerbach et Marx, Bloch veut faire de l'athéisme un dépassement humaniste de la religion, mais il désire, en même temps, « sauver » la teneur utopique du judéo-christianisme. Le Jésus originaire était un révolutionnaire juif, rebelle contre Rome, prophète apocalyptique dans la tradition du messianisme vétérotestamentaire. En tant que « Fils de l'Homme », il n'a rien d'une divinité céleste, et accomplit en fait la prophétie du Serpent biblique : *Eritis sicut deus*. Ce n'est que dans le christianisme postérieur qu'on fera de lui un Dieu, un Seigneur, le Kyrios Christos, semblable à l'Empereur. Bloch va donc rendre hommage à Marcion pour avoir dissocié radicalement Jésus, le Fils de l'Homme, le Sauveur, qui annonce un « Dieu inconnu », du Créateur de l'Univers qui exerce sa domination tyrannique sur le monde : « celui qui a créé le monde existant, ne peut pas être en même temps son rédempteur ». Dans une réinterprétation social-révolutionnaire des *topoi* marcionistes, il va jusqu'à suggérer une analogie entre « l'année zéro » de la naissance du Christ selon Marcion, avec l'« année zéro » du calendrier jacobin de la Révolution française.
- 5 Cependant, reconnaît Faber, Ernst Bloch se distingue à plusieurs égards clairement du marcionisme. Tout d'abord, par son insistance sur le judaïsme de Jésus, et la continuité entre sa doctrine et celle des prophètes de l'Ancien Testament ; ensuite, parce que, pour Bloch, il n'y a pas de « Dieu inconnu » : le Royaume de Dieu messianique n'a pas de Dieu, et le Messie est une figure humaine et collective. L'espérance messianique est terrestre, et son utopie, « la Philadelphie du communisme d'amour », se situe ici-bas. Le christianisme comme religion de l'exode et du royaume, doit se combiner avec l'athéisme, comme, dans le marxisme, le courant chaud et le courant froid. L'espérance, ce principe qui anime l'humanité depuis ses origines, n'est garantie par aucune providence divine, ni par aucun plan de salut célestial : elle ne peut, comme chez Pascal – réinterprété par Lucien Goldmann – que faire l'objet d'un pari.
- 6 Ce chapitre sur Bloch est le plus réussi du livre, même si l'on peut avoir quelques réserves sur la formule « marcionisme moderne » pour désigner son étrange et singulière théologie athée.
- 7 Le dernier essai concerne Carl Schmitt et quelques auteurs représentatifs de ce que Faber appelle « un marcionisme contre-révolutionnaire ». Il s'agit tout d'abord de Donoso Cortès, partisan décidé d'une dictature catholique militaire, seul moyen de contrecarrer la menace révolutionnaire et socialiste (nous sommes en 1848 !) Le choix n'est pas, observe-t-il, entre la dictature et la liberté, mais entre la dictature d'en haut, hautement désirable, et celle d'en bas, diabolique. On retrouve cette rhétorique contre-révolutionnaire chez Charles Maurras, qui affirmait : « je suis athée mais catholique », et qui voyait dans le prophétisme juif et le premier christianisme la source de dangereuses

idées révolutionnaires et anarchistes modernes. Le messianisme juif sécularisé a produit les Lumières, l'idée de Progrès et le Socialisme : seule la Contre-Révolution peut apporter le salut.

- 8 L'analyse par Richard Faber de ces deux grands penseurs de la Réaction est intéressante, mais en quoi relèvent-ils du marcionisme ? Il semble aussi que l'auteur se trompe en voyant dans le personnage de Naphta, dans la *Montagne Magique* de Thomas Mann le « modèle idéal-typique » de Maurras et de la pensée catholique théocratique et impérialiste (au sens romain du terme). Certes, Leon Naphta est présenté par Thomas Mann comme un jésuite ennemi du Progrès, partisan des doctrines catholiques médiévales, mais, en même temps, il se réclame d'une révolution sociale anticapitaliste et de la dictature universelle du prolétariat ! Figure énigmatique – on a pu le comparer au philosophe marxiste György Lukacs – Naphta représente, sous une forme littéraire volontairement outrancière, les contradictions d'un certain romantisme anticapitaliste, mais cet étrange jésuite imaginaire – d'origine juive – ne saurait en aucun cas être assimilé à Charles Maurras...
- 9 Toutefois, le principal auteur discuté dans ce dernier essai est Carl Schmitt, disciple avoué de Donoso Cortés, et partisan d'un césaro-papisme catholique : le Pape, comme représentant de Christ sur terre, est le seul capable de faire barrage à la « sauvagerie fanatique des prophètes » juifs et de leurs héritiers modernes. Faber désigne comme « eusébienisme » la pensée théologico-politique de Schmitt, en référence à cet évêque de Césarée qui voyait dans l'*Imperium Romanum* la seule garantie de paix et d'ordre. Suivant Bodin et Hobbes, Schmitt met le souverain au-dessus des lois : dans une situation d'exception, il doit prendre les décisions nécessaires, libre de toute contrainte légale ou normative. Il n'est pas loin de partager la doctrine de ce personnage de la tragédie *Cinna* de Corneille : « tous les crimes d'État qu'on fait pour la couronne/Le ciel nous en absout... ».
- 10 Grand admirateur du *Leviathan* de Hobbes, Carl Schmitt, qui a souvent été désigné comme le « Hobbes allemand du xx^e siècle », cite avec effroi un passage d'Isaïe (27,1) qui sera ensuite développé par la Kabbale : à l'aurore du Royaume millénaire, le Leviathan, ce monstre créé par Dieu, sera immolé et sa chair partagée entre tous les habitants. Il s'agit, affirme-t-il, du « mythe originaire des doctrines communistes sur l'abolition de l'État ». S'il est sans doute vrai que Carl Schmitt aspire à épurer son catholicisme impérial de toute contamination juive, on peut, là aussi, se demander si la référence à Marcion est adéquate.
- 11 On peut considérer que l'auteur de ce petit ouvrage utilise un concept trop large de « marcionisme ». Mais sa contribution à une réflexion sur les avatars du politico-théologique au xx^e siècle est passionnante.